AccueilRevenir à l'accueilCollectionAdélaïde, ou l'Antipathie pour l'amourItemAdélaïde ou l'antipathie pour l'amour, comédie en deux actes, en vers de dix syllabes

# Adélaïde ou l'antipathie pour l'amour, comédie en deux actes, en vers de dix syllabes

Auteur : Dudoyer de Gastels, Gérard (1732-1797)

#### **Description & Analyse**

DescriptionComédie en deux Actes, en vers de dix syllabes, représentée pour la première fois par les Comédiens françois le 10 Juillet 1780

#### Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

35 Fichier(s)

#### Les mots clés

Théâtre (Comédie)

#### Informations éditoriales

Localisation du documentThe Ohio State University (University Libraries) – Thompson Library Lawrence & Lee Theater Research Institute Stacks (PQ1215.F7 v.1)

#### Informations sur le document

GenreThéâtre (Comédie) Eléments codicologiques31 pages ; 20 cm Date1780 LangueFrançais

#### Édition numérique du document

Éditeur de la ficheLaurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle) Contributeur(s)Macé, Laurence (édition scientifique); Suze, Isabelle (édition numérique)

#### Citer cette page

Dudoyer de Gastels, Gérard (1732-1797), *Adélaïde ou l'antipathie pour l'amour,* comédie en deux actes, en vers de dix syllabes 1780

Laurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 22/11/2025 sur la plate-forme EMAN : <a href="https://eman-archives.org/Ecume/items/show/408">https://eman-archives.org/Ecume/items/show/408</a>

Notice créée par <u>Isabelle Suze</u> Notice créée le 20/02/2023 Dernière modification le 23/05/2023

358589

# ADÉLAIDE,

OU

# L'ANTIPATHIE POUR L'AMOUR, COMÉDIE EN DEUX ACTES, EN VERS DE DIX SYLLABES,

PAR Mr. DUDOYER. de Gastels

Représentée pour la première fois, par les Comédiens François, le 10 Juillet 1780.

Prix, 12 fous.



#### A TOULOUSE,

Chez BROULHIET, Libraire, Acquéreur du fonds de M. Baour, rue St. Rome, faisant coin de la rue Dumai.

M. DCC. LXXX.

Avec Approbation & Permission,

own Google



#### PERSONNAGES. ACTEURS.

MEILLECOURT, Père d'Adélaide & d'Hortense.

M. Vanhoye.

FARVILLE, Amant d'Adélaïde.

M. Molé.

DORVAL, Amant d'Hortense.

M. Fleury.

ADÉLAIDE.

Mlle. Doligny.

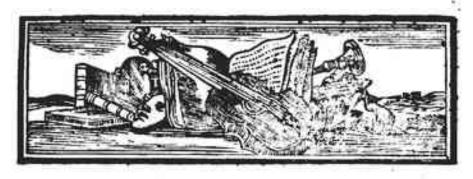
HORTENSE, Amante de Dorval.

Mme. Molé.

La Scène est à Paris, dans le Sallon de M. de Meillecourt.

On trouve chez le même Libraire toute sorte de Pièces de Théâtre, tant anciennes que nouvelles.

Google



# ADÉLAIDE,

OU

L'ANTIPATHIE
POUR L'AMOUR,
COMÉDIE



#### ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

HORTENSE, MEILLECOURT, DORVAL.

HORTENSE, à Dorval.

OUI, cher Dorval, vous avez su me plaire.

DORVAL, à Meillecours.

Dois-je, Monsieur, vous appeller mon père?

MEILLECOURT.

Oui, mes enfans, vous l'êtes tous les deux. Quelle est ma joie en resserrant vos nœuds! Sage Dorval, aimable & chère Hortense, Vous n'avez point trompé mon espérance:

Αij

come Google

ADÉLAIDE,

J'ai vu sans crainte éclore vos desirs:
Mon cœur sensible approuvait vos soupirs.
Je desirais que ma main paternelle
Put vous unir d'une chaine si belle.
Ce jour enfin couronnera mes vœux;
Et des mortels je suis le plus heureux.
HORTENSE.

Ah ! mon père.

MEILLECOURT.

Oui, ma fille, aujourd'hui mêma.
Tu vas goûter la volupté suprême
De rendre heureux ton Pere & ton Amant.
Bénissons tous ce fortuné moment!
Pourquoi faut il qu'une peine secrète
Trouble ma joie & la rende inquiéte?

HORTENSE.

B'il est ains, mon bonheur est détruit :

De vos bontés j'ai perdu tout le fruit :

L'hymen pour moi peut il avoir des charmes? ——

MEILLE COURT, l'intercompane.

Ton hymen feul adoucit mes allarmes .-Mais écoutez, & lifez dans mon cœur. Je vous chéris, je chéris votre sœur. Je n'ai point eu cet odieux caprice, Cette cruelle & sommune injustice De faire un choix entre mes deux enfans, D'avoir pour eux des regards différens : Le Ciel m'a vu, juste dans mes tendresses, Leur partager mes foins & mes careffes, Egalement pour tous deux empressé: Vous vous aimez, je suis récompense :-Mais ma fanté, par degrés affaiblie, Me fait toucher au terme de la vie; Vous le voyez : & ce dernier moment Serait pour moi le plus affreux tourment ; Si je laissais Horrense, Adélaide, A la merci de ce monde perfide, Errer sans guide & chercher le bonheue: Tu l'as tropvé; tu consoles mon cœur. L'heureux Dorval, objet de ma tendreffe, Est un Ami que ton Père te laisse; Mes vœux ardens se reposent sur lui: Et c'est ta sœur qui m'asslige aujourd'hui.

Adélaide! — elle adore son père. Un cœur si pur, un si beau caractère, Dont les devoirs sont les premiers plaisire,

#### COMÉDIE

Vous pourrait-il coûter quelques soupirs ?

MEILLECOURT.

Qui mieux que moi connaît Adélaide! Son esprit droit, son mérite solide, Son ame pure, aimable & fans détour ? C'est la vertu sous les traits de l'Amour. Mais cette enfant, si chère à ma tendresse, Va m'offenser par sa délicatesse, Par les soupçons, ses craintes, ses terreurs, Et sa vertu fera couler mes pleurs. Vous connaissez, vous estimez Farville; Il est mon fils, puisqu'il est mon pupille; -Il a les mœurs, la naissance, le bien, Des qualités, un vrai mérite; — eh bien! A tant d'attraits ma fille est insensible : Rien n'adoucit sa rigueur inflexible. Farville a beau folliciter fon choix; Le plus beau nœud, la plus fainte des loix, L'hymen! - l'effraye, & fon cœur s'y refuse, Sa raison parle, & sa raison l'abuse.

DORVAL.

Pardon. J'estime & je connais ma sœur : C'est la sagesse unie à la douceur. Si sa raison paraît déterminée A fuir l'amour & les nœuds d'hymenée; Combien son œil n'a-t-il pas vu d'époux, Foulant aux pieds les titres les plus doux, Vains & cruels dans leur étourderie, Blesser le cœur que l'hymen leur confie.

HORTENSE. Mon père, elle eut pour amie au Couvens, Un objet doux, honnête , intéressant, Pensant beaucoup, sentant avec finesse, Réunissant la grace & la noblesse : Victime, hélas! d'un trop funeste hymen, Où son cœur seul avait conduit sa main, Elle se vit bientôt abandonnée Par son époux, & même soupçonnée. Livré sans cesse à mille nouveaux goûts, Ne l'aimant point & cependant jaloux, Il réduisit sa femme infortunée A déteffer le joug de l'hymenée. Dans la retraite, à l'âge de vingt ans Elle cacha ses douloureux tourmens. Ma sœur lui plut, ma sœur fut son amie,-De-là, sa haine, ou son antipathie Pour un lien, dont les cruels malheurs

ADELAIDE,

De son amie ont fait couler les pleurs.

MEILLECOURT.

Vous m'étonnez : j'admire son silence Sur un motif de si grande importance.

HORTENSE.

DORVAL

Elle se tait; sa prudente amitié
Garde un secret qui lui sut consié;
Mais j'entrevois le sond de sa pensée,
Et son ame est prosondément blessée.

Cest l'avenir qui fait son désespoir,
Elle est timide à force de prévoir.

Le sentiment fait naître le courage.

L'heureux Farville obtiendra le suffrage.

D'Adélaide.— Un amour trop ardent,

Voilà son tort; mais le tort n'est pas grand;

Et nous saurons, usant un peu d'adresse,

Hortense & moi diriger sa tendresse.

MEILLECOURT, fouriant.

Bon, mes enfans! — mais je la vois venir:

De votre hymen je vais l'entretenir.

( Il les congédie. )

(A Hortenfe.)
Amène-moi Farville.

#### SCÈNE II.

ADÉLAIDE, MEILLECOURT.

MEILLECOURT.

Viens, ma fille;
Viens applaudir aux vœux de ta famille;
Viens partager la joie & le bonheur
De ce beau jour qui va luire à ta fœur.

A D É L A I D E.

Ah! ce fera le plus beau de ma vie. Daignez m'apprendre.—

MEILLECOURT. Hortense se marie

Avec Dorval: ils s'aiment tous les deux.

A D É L A I D E.

Puisse l'hymen en faire deux heureux !

MEILLECOURT.

Mais ce bonheur dont va jauir Hortense,

minim Google

Et que tous deux nous partageons d'avance, Si tu voulais, tu pourrais l'augmenter.

ADÉLAIDE.

Qui ! moi ! Que puis-je faire ?

MEILLECOURT.

L'imiter;

Prendre un état doux, respectable, utile, Te décider, en un mot, pour Farville.

ADELAIDE.

Je suis à vous ; je dois vous obéir : Je dirai plus, j'y trouve mon plaisir. Fixez mon choix ; déterminez mon ame.

MEILLECOURT.

Oui; - mais celui qui t'obtiendrait pour femme, A ton avis, devrait tout à mon choix; Tu ne ferais qu'obéir à mes loix,-Detrompez-vous, ma chère Adélaide: Un tel hymen est un lien perfide; Vous mentiriez en prenant un époux, Et son malheur retomberait sur vous, Conçois-tu bien l'état du mariage? Sais-tu, ma fille, à quoi l'hymen engage; Sais-tu qu'on jure, en présence du Ciel, A fon époux un amour éternel? Que cet amour doit, avec industrie, Le rendre heureux tous les jours de sa vie?

#### ADELAIDE.

Oui; ces devoirs sont gravés dans mon cœur; Et me font voir l'hymen avec terreur. Ma fœur fait bien : son heureux caractère Sait réunir tous les talens de plaire: Vive, fenfible, & calme tour-a-tour; Elle ménage & captive l'Amour; Son enjouement, sa gaieté naturelle Embelliront sa carrière nouvelle: Et son époux, attiré par les jeux, Toujours Amant, fera toujours heureux. Mais moi, sans art, moi timide & sans graces Bientôt l'ennui marcherait sur mes traces; Je ne pourrais attacher un mari; Je languirais le cœur trifle & flétri: On me verrait oubli e. - Ah, mon père, Regardez-moi : suis-je faite pour plaire?

MEILLECOURT.

Ta modestie est un charme de plus.

#### ADÉLAIDE

Vas, vas, crois-moi, tes attraits ingénus, Cet air naif, cette pudeur aimable, Ce cœur si vrai, si pur, si respectable, Sont tout-puissans pour sixer un Amant. La vérité fera ton agrément. N'en doute point, ru sauras toujours plaire; Crois-en Farville.

ADÉLAIDE,

Oui, je lui shis fort chère;
Oui, son amour trouve en moi des appas:
Le dirait-il, s'il ne le pensait pas s
Vingt sois sa bouche empresse & timide
M'a peint son cœur.

MEILLECOURT

Eh bien, Adélaide,
S'il est ainsi, prenez-le pour époux:
Il est honnête, il est digne de vous;
Son caractère est fait pour plaire au vôtre;
Et vos deux cœurs sont formés l'un pour l'autre.

ADÉLAIDE.

Je prends à lui vraiment de l'intérêt, Et quelquefois son entretien me plait. Mais quoi! l'hymen est si trisse à mon âge! A dix-huit ans entrer en eschwage! Voyez Farville ; il a beaucoup d'esprit : Quand je parais il a l'air interdit; Il est réveur, il gémit, il soupire; Moi, je le plains, il m'échappe un sourire; Ses yeux alors me canfeat de l'effroi. Je vois qu'il n'a ces yeux-là qu'avec moi! Et quel ferait le fort d'Adelaide, Si cet amour, dont l'aspect m'intimide, Venait jamais s'introduite en mon cœur, Et le réduire à connaître un vainqueur! Moi , je pourrais endurer ce martyre ! Quoi ! mon bonheur dépendrait d'un sourire ! Quoi! mes regards sur Farville attachés, Y chercheraient ses vœux les plus cachés! Je ne le puis ; pardonnez-moi , mon père ! Oh! cette paix qu'aucun trouble n'altère? Des jours coulés sans crainte & sans espoir; Le soin si doux de remplir son devoir, De vous aimer, de rendre à la Nature Tous ses bienfaits & même avec usure! . Voilà, voilà mà joie & mon bonheur, Et ce sont là-les vrais phaisies du cœur.

Toman Google

### COMEDIE.

J'aime à t'entendre. - Au brillant du bel âge, Tu réfléchis, tu penses comme un Sage; Mais, mon enfant, je suis vieux, j'ai vécu. L'homme, fon cœur, fon esprit m'est connu ; Et je sais trop que la raison humaine, Cette raison si sublime & si vaine , Ne peut, hélas! faire notre bonheur. Trop jeune encor, tu méconnais ton cœur : Ce cœur est né pour devenir sensible : Il a besoin d'un goût tendre & paisible Qui le dérobe à des jours pleins d'ennui. En le forçant à vivre pour autrui. Oui, c'est l'amour qui détruit l'amertume De tant de soins où l'homme se consume; Il nous soutient, il charme nos momens ; Et le bonheur appartient aux Amans. Si je pouvais, avec des traits de flamme, Peindre à tes yeux & graver dans ton âme Ces plaifirs purs & ces tendres bienfaits Que l'Amour seul prodigue à nos souhaits! Si, rappellant une épouse chérie, ..... Dont les enfans m'attachent à la vie, Je t'exprimais nos doux épanchemens, La vive ardeur de tous nos sentimens; Son amitié féconde, ingénieuse; Ma complaifance active, industrieuse; Ses tendres soins qui cherchaient mes desirs; Mon cœur ému qui goûtait ses plaisirs. . . . . Ma chère enfant, peins-toi ma destince ! Après vingt ans d'amour & d'hyménée, Nous respections, nous cherishons nos nœuds, Nous nous aimions, & nous étions heureux.... Tu t'attendris : je vois couler tes larmes ; Ma fille, eh bien!...

A D É L A I D E.

Que l'Amour a de charmes

Dans votre bouche, & qu'il y semble doux!

Mais où trouver un mari tel que vous?

D'ailleurs, qui peut ressembler à ma mère?

MEILLECOURT.
Toi, mon enfant: oui, toi; ton caractère!....
Quant à Farville, il est ce que je sus:
Je trouve en lui mes désauts, mes vertus;
Mille rapports nous unissent ensemble,
Et tu peux voir qu'en tout il me ressemble.

В

## ADÉLAIDE;

Peut-être, hélas! c'est pour mieux m'abuser.
Tous les Amans savent se déguiser;
Et si jamais on me crompait!... Mon père,
Protégez-moi: ma liberté m'est chère.

M E I L L E C O U R T.

Comment!... Mais non; ton esprit seul a tort :
Ton cœur plus doux nous mettra tous d'accord :
Je n'ai plus rien, ma fille, à te prescrire;
C'est à lui seul désormais de t'instruire...
Mais point de crainte; & ressouviens-toi bien
Que son avis doit être aussi le tien.
Laisse-moi seul.

( Adélaïde fort. )

#### SCÈNE III.

MEILLECOURT, feul.

Comme son cœur respire la nature !

Que sa candeur est faite pour charmer !

Qui peut la voir & ne la pas aimer !

Elle fera le bonheur de Farville.

#### SCÈNE IV.

MEILLECOURT, HORTENSE, FARVILLE,

FARVILLE, à Hortenfo.

V Otre bonté n'est que trop inutile, Et mon malheur....

MEILLECOURT, allant à Farville.
Farville, écoutez moi.

Je n'ose encor, vous engager ma foi;
Mais avant peu je me flatte, j'espère....
Et j'ai pour vous les entrailles d'un père.
C'est m'ossenser que de vous chagriner.
Mon amitié saura tout ameher;
Comptez sur elle.

(Il fort.)

omes Google

# SCÈNE V. HORTENSE, FARVILLE. FARVILLE.

Le désespoir est mon affreux partage.

Depuis un an que n'ai-je point tenté
Pour émouvoir la sensibilité,
Pour obtenir la main d'Adélaïde?

J'étais sans art: l'Amour était mon guide.

Je lui peignais mon trouble, mon ardeur,
Et le besoin que j'avais de son cœur:

Qu'ai-je obtenu?... Sa pitié, qui m'offense,
Sa froide estime, & son indifférence.

H O R T E N S E.

Son caractère! ...

FARVILLE, l'interrompant.
Était mon seul recours :

Mais on me hait! on me hait pour toujours!

HORTENSE.

A dix-huit ans se montrer insensible!

Oh, je le crois; sa haine est invincible.

FARVILLE.

Craindre & frémir quand je peins mon tourment!

HORTENSE.

Et cependant...elle écoute.

FARVILLE.

Comment? ...

Farville

Que répond-elle ensuite ? . . . Ah, Dieu !

HORTENSE.

Mon amitié n'est point vaine & stérile....

Vous êtes jeune, aimable, généreux,

Plein de vertus, sur-tout fort amoureux;

C'est à mes yeux un très-rare mérite;

Vous avez tout, hors l'esprit de conduite.

Faut-il gémir aux pieds d'une Beauté

Qui vante en paix sa douce liberté?

Non; mais il faut épouser son système,

Et vous montrer plus libre qu'elle même.

Son air, ses yeux deviendront moins discrets,

Et vous lirez ses sentimens secrets.

Big

#### 2 ADÉLAIDE;

Écoutez-la d'un front calme & tranquile; Ayez le ton plus léger, plus facile.... Point de regrets, d'excuse, de retour; Soyez constant à cacher votre amour, Et vous verrez....

FARVILLE.

Vous m'ordonnez de feindre!

L'Amour pent-il à ce point se contraindre!

Et moi, d'ailleurs, je le voudrais en vain,

Mon trouble, bélas! me trahirait soudain,

Comment enfin démentir devant elle

Ces vifs transports d'une ardeur si fidelle,

Et ces sermens répetés tant de sois

D'être docile & soumis à ses loix?...

HORTENSE.

Précisément.... Sa raison, sa sagesse / Vous ont cent sois reproché votre ivresse, Vous devenez plus sage de moitié, Et votre amour se change en amitié.

FÄRVILLE.

Et votre sœur me croira ?

HORTENSE. Chofe sûre. FARVILLE.

Mais c'est tromper ; & . . . .

HORTENSE, l'interrompant.
Bagatelle pure !

ne réuffirez

Je vous promets que vous réuffirez,

FARVILLE, avec transport.

Vous promettez ! . . .

HORTENSE.

Mals vous obéirez!

FARVILLE.

Allons.

HORTENSE.

On vient; pensez bien!...

FARVILLE.

Oh ! j'y pense...

Mais aidez-moi.



#### SCÈNE VI.

ADÉLAIDE, HORTENSE, FARVILLE,

ADÉLAIDE.

E vous cherchais, Hortense:

Embrassez-moi. J'applaudis de bon cœur A votre Hymen, s'il fait votre bonheur.

HORTE'NSE.

Et pourquoi non? Demandez à Farville; Un tendre Hymen est un bonheur tranquille. Et que fait-on I vous meme. . . .

ADÉLAIDE.

Oh! oui, fort bien !

HORTENSE.

C'est à Farville à hâter ce lien.

FARVILLE, avec affectation.

Hortense, non. Votre sœur est charmante; Mais je vois trop qu'elle est indisférente. Son caractère est fait pour estimer. Chacun enfin n'est pas né pour aimer. Et moi : d'ailleurs. . . .

(Hortenfe le fait paffer à côté d'Adélaide)

Oui, cette paix secrète,

Qui rend votre ame en tout tems fatisfaite; Ce calme heureux des Amans ignoré ! . . . Et les tourmens de mon cœur égaré!... Tout me fait presque entrer dans votre idée . . .

ADÉLAIDE.

Oh bien! tenez . . . . j'en suis persuadée! Plus vous ferez sur vous-même un retour, Plus en effet vous hairez l'amour,

HORTENSE.

Pardon. J'estime un si noble courage. Doit-on aimer au printems de son âge?

ADELAIDE.

Vous plaisantez : je parle tout de bon. Mon cœur me dit que Farville a raison.

(A Farville.) Je l'avouerai, je souffrais en moi-même De refister à mon père que j'aime : Il vous croyait très amoureux de moi,

Google Google

14 ADÉLAIDE,

Et me pressait de vous donner ma foi. Vous n'aimez plus; j'en suis bien satisfaite. Compien d'ennuis dont me voilà défaite!

(A Hortense qui rit.)

Mais vous riez I c'est fort bien fait à vous!...

Changez d'état & prenez un époux;

Moi, j'avouerai que l'amour m'intimide.

FARVILLE.

Vous pensez bien... très bien, Adélaide!...

Je vais changer ma tendresse en respect;

Ce sentiment ne peut être suspect;

Il est si pur, si tranquille, si sage!

Sans contredit j'aurai votre sustrage.

Vous le voyez, je ne suis plus Amant;

De l'amitié j'aime le sentiment.

Oui; tout mon cœur devant yous se déplose,

Notre amitié me comblera de joie. . . . . . (Il regarde Hortense qui lui fait des signes d'approbation. )

A D E L A I D E.

Je vous la donne : oui , soyez mon ami.

Que ce nom plait à mon cœur raffermi!

Nous gouterons , sans réserve & sans crainte.

Ce plaisir vrai de nous parler sans feinte!

Convenez-en , vous étiez inquiet , Trifte , réveur.

FARVILLE, avec fenfibilité.

Je l'avoue à regret, L'Amore peut rendre un cœur bien misérable !

HORTENSE.

Oh, l'amitié sans doute est préférable !

A D É L A I D E.

Sinon pour vous.... au moins pour moi, ma fœur,
Qui des l'enfance on goûtai la douceur!...
Oui, l'amitié, mon unique partage,
Offre un Ciel pur, sans trouble & sans nuage;
Point de regrets, & point de lendemain;
Et chaque jour est tranquile & serein.
Mais cet amour, dont vous vantez les charmes,
Nous fait payer nos plaisirs par nos latmes!....
Qu'en pensez-vous, Farville !

FARVILLE, trouble.

HORTENSE impatiente.

Vous.

FARVILLE

Moil

Mais vos raifons font fort bonnes, je croi.

Google

Si cependant nous en parlons sans cesse ! . . . . . . (Bas à Horsense.)

Je manquerai bientôt à ma promesse.

A D É L A I D E, à Farville.

Et pourquoi donc ne me plus regarder ?

FARVILLE.

C'est que de vous je prétends me garder. J'eus de l'amour, je craindrais d'en reprendre.

ADELAIDE.

Oh! non; l'amour ne peut plus vous surprendre. Vous garderez vos résolutions, Et vous tiendrez à vos réslexions; Prenez courage.

FARVILLE.

Oh! le vôtre me pique....

-Oui, mon courage est vraiment héroique....

Et c'est l'esset de vos rares bontés.

HORTENSE, bas à Farville.

Point de mépris ; point d'amour ; & partez.

FARVILLE.

Nous sommes done d'accord ?

ADÉLAIDE.

Oh! oui, Farville;

Oui , très-d'accord ; & j'en suis plus tranquille.

FÁRVILLE.

Votre franchise a pour moi mille attraits.

( avec attendriffement, )

Vous m'enchantez.... Je fors.... Ah! fi jamais!... Mais non; mon cœur a le calme du vôtre: Nous voilà furs.... mais bien fûrs l'un de l'autre.

( Il fort. )

#### SCÈNE VIII.

#### ADÉLAIDE, HORTENSE

#### ADÉLAIDE.

Xpliquez-moi son trouble & son chagrin.
J'ai beau chercher, je m'examine en vain,
Je n'ai rien dit qui puisse lui déplaire....
C'est un esprit bien extraordinaire,
Bien singulier!...Démandez-moi comment?...
Je gagerais qu'il est encore Amant.



Google

HORTENSE,

Ecoutez donc ; cela pourrait bien être. ADÉLAIDE.

Que m'importe !

HORTENSE.

Oui.

ADÉLAIDE.

Nul ne sera mon maitre..

Je ne veux point m'embarrasser l'esprit.... HORTENSE.

Oh! je le sçais; vous me l'avez tant dit!

ADÉLAIDE, avec humeur.

Oui, je l'ai dit, & je le dis encore, Je fuis l'amour, je le hais, je l'abhorre; Et plut au Ciel que ce nom plein d'effroi Ne fût jamais prononcé devant moi ! Qu'on est heureux de vivre sans tendresse, Loin des Amans & de leur folle ivresse! . . . . A leur caprice on ne va point s'offrir! De leur humeur on n'a point à souffrir ! On vit content dans une paix profonde, Sans foins, sans crainte; & l'on ne tient au monde Que par des nœuds délicats & légers, Vains comme lui, comme lui paffagers. HORTENSE.

Voilà, ma sœur, de la philosophie, Du merveilleux : j'en ai l'ame ravie ! Dans ce calcul je ne vois qu'une erreur; Vous oubliez que vous avez un cœur. C'est une erreur de peu de conséquence Que ma raison passe à votre éloquence. Mais croyez-vous qu'on foit bien malheureux De s'occuper d'un mortel généreux, Qui, possédant des vertus estimables, Les embellit par des dehors aimables ! Qui, tendre, & tel que mon cœur le conçoit, Rend à l'amour les biens qu'il en reçoit; Qui, pénétré de sa reconnoissance, Met en oubli les bienfaits qu'il dispense; Et, ne voyant que vous dans l'Univers, Vient à vos pieds. .

ADELAIDE, l'interrompant.

Illufion . travers.

J'ai contre vous & la Cour & la Ville, Mon cœur enfin , & peut êrre Farville ....

HORTENSE.

Farville, oh! non! ne yous trahira point,

Εt

#### COMEDIE

Et je le crois homete homme en tout point? Aucun devoir que Farville ofe enfreindre; De ce côté vous n'avez rien à craindre, Mais, à la longue - on pourroit avec lui, Et voilà tout, trouver un peu d'ennui. Très-occupé du foin de fon menage, Il y vivra, comme vivrait un Sage; Il aimera la femme, les enfans; Et, tout entiet à ces doux fentimens, De ses devoirs se faisant une affaire, Il oubliera peut-être l'art de plaire; Et tous ces tiens, dont le tout enchanteut Séduit, amuse, & donne un prix au sœut .-Des soins légers, des propos agréables, Avec lui point : mais des faits estimables, Et pleins d'honneur, vous pouvez y comptér. ADELAIDE.

Et croyez-vous par-là m'en dégoûter?
Oh! pour le coup vous seriez mal-habile!
Si je faisois cet honneur à Farville
De le voir tel que vous le dépeignez.

H O R T E N S E

Avouez-moi pourtant que vous craignez.

Son caractère un peu trop monotone.

Et, dans le vrai, tant de sagesse étonne
A vingt-cinq ans. Oui, voila justement
Ce qui vous fait héster. — Franchoment,
Si vous citiez un de ces agréables.

Fêtés, courus par vingt femmes aimables!

A D É L A I D E.

J'entends | un fat.

HORTENSE.

La gaieté, l'enjouement

Sont la parure & le fard d'un Amant!

C'est à l'éclair d'une vive saillie

Qu'on voit briller son heureuse folie;

Et s'il ressent quesque tendre embarras;

Son cœur sourit & ne se trouble pas.

Ingénieux, sensible avec adresse,

En se jouant, il prouve sa tendresse.

Tout s'embellit, tout rit autour de lui;

Rien n'y connaît la langueur où l'ennui;

Tel est l'Amour, ou tel il doit paraître,

Quand de nos cœurs il veut se rendre maîtrés

A D É L A I D E, souriants

vormin Google

ADELAI

Je plains le sort de la femme qu'il aime : Pareil Amant n'aime rien que lui-même.

HORTENSE

Mais il amuse, - Et Farville souvent. -

ADÉLAIDE.

Comment! Farville ? - il a de l'agrément; Et ses vertus. - Mais votre ton m'étonne; Vous & Dorval yous vantiez sa personne!

HORTENSE.

Eh! mais sans doute. — A quoi bon ces débats ! Oubliez-yous que vous ne l'aimez pas ? ADELAIDE.

Mais, je l'estime!

HORTENSE.

Et moi, je le révère. Et quoique trifle, & d'humeur trop sevère, Ainsi que vous, j'admire ses vertus.

ADELAIDE

Oh! je le crois! - Et d'ailleurs! - au surplus, Vous enchantez & l'esprit & l'oreille, Et yous louez vos amis à merveille. Adieu, ma fœur.

(Elle fort.)

#### SCÈNE VIII.

HORTENSE, feule.

Ort bien ! L'humeur la prend. Ceci, je crois, n'est pas indifférent. Contraignons-la de descendre en soi-même, D'aimer enfin , & d'avouer qu'elle aime.

Fin du premier Ade.





#### ACTE II.

# SCÈNE PREMIÈRE.

FARVILLE, avec affectation.

AH! pardonnez, je cherchais votre sœur!

Oh! oui.— Tantôt je vous ouvrais mon cœur;
D'un air distrait vous m'écoutiez à peine,
Vous soussiriez, vous étiez à la gêne;
Je ne sais quoi regnait dans votre esprit;
Et vous m'avez quittée avec dépit.

FARVILLE, avec vérisée

Vous ignorez cette douleur timide,
Cet embarras, ce trouble, ces desirs,
Et ce respect qui cache les soupirs!
Je sais me taire, & je puis me contraindre,
Mais à tel point qu'on me réduise à feindre,
En mon filence & mes dépits confus,
Ne sont pour vous qu'un triomphe de plus.

Farville, eh bien! je consens à vous croire.

Je vous estime, & mon cœur en fait gloire,

Et tous mes vœux.—

FARVILLE, avec affectations.

Je n'en puis profiter.

ADÉLAIDE.

Pourquoi ?

FARVILLE.

Je suis forcé de vous quitter.

Vous me voyez tout près d'un long voyage.

J'en reviendrai plus aimable—ou plus sage.

A D É L A I D E.

Que dites-wous! Et pourquoi voyager !-

Cik

ourse, Google

Je plains le sort de la femme qu'il aime : Pareil Amant n'aime rien que lui-même.

HORTENSE

Mais il amuse. - Et Farville souvent. -

ADÉLAIDE.

Comment ! Farville ? - il a de l'agrément ; Et ses vertus, - Mais votre ton m'étonne; Vous & Doryal yous vantiez sa personne!

HORTENSE.

Eh! mais sans doute. - A quoi bon ces débats ? Oubliez-yous que yous ne l'aimez pas ?

ADELAIDE.

Mais, je l'estime!

HORTENSE.

Et moi, je le révère. Et quoique trifle, & d'humeur trop sevère,

Ainsi que vous, j'admire ses vertus.

ADELAIDE.

Oh! je le crois! - Et d'ailleurs! - au surplus, Vous enchantez & l'esprit & l'oreille, Et vous louez vos amis à merveille. Adieu, ma fœur.

(Elle fort.)

#### SCÈNE VIII.

HORTENSE, feule.

Ort bien ! L'humeur la prende Ceci, je crois, n'est pas indifférent. Contraignons-la de descendre en soi-même, D'aimet enfin , & d'avouer qu'elle aime.

Fin du premier Ade.





#### ACTE II.

# SCÈNE PREMIÈRE.

FARVILLE, avec affestation.

AH! pardonnez, je cherchais votre sœur!

Oh! oui.— Tantôt je vous ouvrais mon cœur;
D'un air distrait vous m'écoutiez à peine,
Vous sousfriez, vous étiez à la gêne;
Je ne sais quoi regnait dans votre esprit;
Et vous m'avez quittée avec dépit.

FARVILLE, avec vérités

O vertueuse & sage Adélaide!

Vous ignorez cette douleur timide,
Cet embarras, ce trouble, ces desirs,
Et ce respect qui cache les soupirs!
Je sais me taire, & je puis me contraindre,
Mais à tel point qu'on me réduise à feindre.
En mon silence & mes dépits confus,
Ne sont pour vous qu'un triomphe de plus.

A D É E A I D E. A Farville, eh bien! je consens à vous croire. Je vous estime, & mon cœur en fait gloire,

Et tous mes vœux.---

FARVILLE, avec affectation.

Je n'en puis profiter.

ADÉLAIDE.

Pourquoi !

FARVILLE.

Je suis forcé de vous quitter.

Vous me voyez tout près d'un long voyage.

J'en reviendrai plus aimable—ou plus sage.

A D É L A I D E.

Que dites-vous! Et pourquoi voyager !-

C ik

norman Google

# ADELAIDE,

Je vais chez l'Étranger,
Je veux m'instruire. Et peut-on, à mon âge,
De son loisir faire un plus noble usage?
A D É L A I D E.

Ch! quoi! Mensieur, Paris où vous vivez:
Où tous les Arts sont chéris, cultivés,
N'offre-t-il pas en foule à votre vue
De quoi fixer votre ame irrésolue!
Voyez le monde: allez de tout côté;
Répandez-vous dans la société.
F A R V I L L E.

Je ne le puis. Tel est mon caractère;
Je suis né vrai, le vrai seul peut me plaire.
Moi, fréquenter des cercles pleins d'ennui,
Où nul ne pense & ne sent d'après lui!
Non, non. Le monde est peu sait pour Farville;
Son cœur est pur, son cœur est son asile:
C'est là qu'il peut, malgré les corrupteurs,
Se respecter & respecter les mœurs.
Ah! s'il aimait le monde & sa licence,
Goûterait il votre aimable innocence?
Et par ses goûts s'il était corrompu,
Sentirait il l'attrait de la vertu?

A D É L A I D E.

Que vos discours ont de force & d'adresse!

Que tout dans eux me plait & m'intéresse!

Et que ce monde est vain auprès de vous!

Soyez content, j'approuve vos dégoûts.

Mais, à mon tour, je demande une grace.

F A R V I L L E.

Commandez-moi; que faut-il que je fasse ?
A D É L A I D E.

Je ne veux point que vous quittiez Paris : La raison même est trop chère à ce prix. Je prends à yous l'intérêt le plus tendre. Ne partez pas , j'ose yous le désendre. (Elle sort.)



#### SCÈNE II.

FARVILLE, Seul , fortant de fa furprife.

V Eillai-je, ô Ciel! Quel regard! Quel soupir! Quoi! c'est bien moi! — Quoi! j'ai pu l'attendrir! Dans le bonhour dont je goûte les charmes.——

#### SCÈNE III.

FARVILLE, appercevant Dorval & le ferrans dans fes bras.

AH! mon ami!

DORVAL.
Quoi / vous versez des larmes!
FARVILLE.

Ah! bien plutôt apprenez mon bonheur,

Et de mon fort partagez la douceur.

Combien fon cœur s'est fait de violence!

Que son aveu respirait l'innocence!

Oui, cher Dorval, oui, cet objet charmant

Ressent ensin ce trouble si touchant,

Cet intérêt.... Je le sais d'elle-même....

Imaginez.... non, ma joie est extrême.

Je ne puis plus ni penser, ni parser;

Tant de bonheur est prêt à m'accablet:

Mon cœur est plein, & ma bouche est timide.

Si je pouvais revoir Adélaide!...

Oh! oui, je cours à ses pieds....

DOR'VAL, l'arretant.

Attendez.

Farville, un mot, finon vous vous perdez. Oubliez-vous notre plan de voyage? Oubliez-vous. . . .

FARVILLE, l'interrompanta C'était lui faire outrage.

J'en ai reçu l'aveu le plus flatteur.
C'est trop long-tems prolonger son erreur.

De prends à vous l'intérêt le plus tendre.

Ne partez pas, j'ose vous le désendre. »

vom Google

#### ADELAIDE,

Mais sentez-vous comme moi la valeur?...
Un son de voix, un ton qui part du cœur,
Accompagné d'un regard, d'un sourire!...
L'Amour naif sur ses lèvres respire....
Avouez donc....

DORVAL.

Que ces mots-là semblent dire beaucoup.

Adélaide est d'ailleurs fort sincère;

Mais, en partant d'après son caractère;

Examinons si ce que vous croyez....

FARVILLE, impatient.
Je brûle...Ah, Dieu!...Soit; eh bien, oui, voyez;
Examinez....

DORVAL.

Wa craime est juste... Oh, I'on vient nous surprendse. FARVILE.

C'est elle-même.

DORVAL

Un si doux entretien, Sans contredit, est préférable au mien.

( Il fort. )

#### SCÈNE IV.

FARVILLE, ADÉLAIDE

ADÉLAIDE.

OH! désormais je me slatte, j'espère Que vous n'aurez nul reproche à me faire. Vous resuscez le plus doux sentiment; Vous le jugiez trop froid, probablement Pour m'engager à faire un sacrifice; Mais vous allez me rendre ensin justice.

FARVILLE.

Je meurs de joie.

A D É L A I D E.
Ohi, je prétends, je veux
Veiller sur vous, rendre vos jours heureux;
Bornant à vous mes soins & mon étude,
Vous préserver de toute inquiétude.

FARVILLE.
Je n'en ai plus: votre excès de bonté
Est seul égal à ma félicité!...

Google Google

Eh bien! Dorval, d'accord avec Hortense,

ADÉLAIDE, l'interrompant, Écoutez-moi. Je pense

Que vous serez long-tems à deviner A quoi je viens de me déterminer.

FARVILLE.

Ah! vous voyez ma sendre impatience.

A D É L A I D F.

C'est un bonheur, (j'en sis l'expérience,)
D'avoir un goût, par le tems affermi,
De conserver toujours le même ami.
Près de ce bien, qu'est-ce que tout le reste!

Vous le savez, je crains un joug suneste;
L'Amour, l'Hymen sont des nœuds que je hais!...

Mais vous pourriez penser, que si jamais

Mon cœur changeait & se donnait un maître,
Mon amitié s'affaiblirait peut-être:

Je vous approuve, & vous avez raison;
Mais n'ayez plus ni crainte, ni soupçon.

Voyez à quoi je me suis engagée.
D'un grand fardeau me voilà soulagée!

Je veux former un lien aujourd'hui,
Dont la vertu soit le solide appui,
Qui nous rendra, par des charmes durables;
Tous deux heureux & tous deux respectables.
Je me sais gré d'avoir pris ce parti!...
Vous vous taisez!

FARVILLE. Je refle anéanti!...

(Avec véhémence.)

Quoi! votre main écrit... figne... s'engage
À renoncer aux nœuds du mariage!

D'un vœu si beau vous vous applaudissez,

Et tout exprès, moi, vous me choisssez

Pour cette douce & tendre considence!...

Ignorez-vous combien elle m'offense?...

Ignorez-vous?... Madame, apparemment

Vous prétendez qu'on vous en signe autant.

A D É L A I D E.

Oh, point : c'est moi que ma promesse engage. FARVILLE.

Quoi! si l'on m'offre un autre mariage?...
A D É L A I D E.

Confultez-vous; votre amie y confent,

Google ...

ADELAIDE,

Je suis flatté d'un tel consentement!

ADÉLAIDE.

Mon Dieu ! Quel ton !

FARVILLE.

Moi! que je me marie! . : :

Moi!..là... moi;... mais à qui, je vous prie!...

A qui, grand Dieu!

ADÉLAIDE. Je ne respire plus!...

Farville! ...

FARVILLE.

Oh, Ciel ! tous mes vœux confondus ! . .

De vos regrets ma mort sera suivie....

ADÉLAIDE.

Ah ! je voudrais vous immoler ma vie.

FARVILLE.

Non, laissez moi, je hais votre pitié. Accablez-moi de votre inimitié; C'est mon espoir.

#### SCÈNE V.

FARVILLE, MEILLECOURT, ADÉLAIDE

FARVILLE, se précipite dans les bras de Meillecourt, en lui remeitant le billet d'Adélaïde.

AH, Monsieur!...ah, mon père! Lisez, voyez: mon sort me désespère. Je suis perdu.

MEILLECOURT, après avoir lu. Laissez-nous... un instant.

Je sens les maux que votre cœur ressent.

(Farville fort.)



SCÈN

Google ...

#### SCÈNE VI.

#### MEILLECOURT, ADÉLAIDE. MEILLECOURT.

A I-je bien lu?... Comment?... votre imprudence,
En vérité, passe toute créance.
Quoi! vous comptez à peine dix-huit ans,
Et vous signez qu'à tout âge, en tout tems
(Il lui montre le billet & lui laisse entre les mains.)
On vous verra resuser l'hyménée!...
Au célibat vous voilà destinée!
Y pensez-vous?

ADÉLAIDE.

Si je vous ai déplu,
Excusez-moi; je ne l'ai pas voulu.
Mais si je crains l'état du mariage,
Si je frémis quand mon œil l'envisage;
Quel est mon crime en signant un écrit
Que ma raison me diéte & me present !

MEILLECOURT.
Quel eff ton crime ?... Eh bien, ma chère fille;

Toi, mon enfant, en qui la vertu brille,
Ce seul écrit...qui prouve ta candeur,
Pouvait suffire à te perdre d'honneur.
Connais Farville & son ame ingénue!
Il m'a remis ce billet à ta vue;
C'est de sa part un trait d'honnêteté:
Mais la sottise ou la fatuité
Pouvaient en faire un criminel usage,
Et le tourner à ton désavantage:
Qu'aurais-tu dit pour te justifier!
Sur ses vertus on a beau se fier,
Il faut, pour être estimé dans le mondé;
Que l'apparence à nos vertus réponde.

(Adélaïde déchire imperceptiblement le billet.)

De votre erreur je dois vous retirer,

Et malgré moi je vais vous éclairer.

Cette amitié d'un sexe pour un autre,

Fait le tourment ou la honte du vôtre;

Le vice adroit en recueille le fruit,

Et tôt ou tard la sagesse y périt:

Oui, la naïve & douce consiance

D

rommy Google

#### ADELAIDE:

Ell trop fouvent ce qui perd l'innocence ! ... Laissons cela. . . . mon pupile , entre nous .. Me paraiffait un choix digne de vous : Mais, s'il ne peut affujettir votre âme, Si vous craignez de partager sa flamme, Déclarez-lui, sans égard, sans pitié, Que vous n'avez pour lui nulle amitié, Défendez-lui jusqu'à votre présence, Et dans son cœur étouffez l'espérance. De l'amitié lui présenter les nœuds, C'est en effet nourrir encor ses feux; C'est resserrer la chaine qui le lie, C'eft, en un mot, de la coquetterie. Du don de plaire un si perside emploi, Serait indigne & de vous & de moi; Mais je m'en sie à votre caractère.... Pensez-bien : n'affligez point un père.

26

( Il fort. )

#### SCÈNE VII.

ADÉLAIDE, feule.

Ui?moi, coquette! ... & mon père le croit. On me le dit; il faut que cela foit: Il est mon père , . . . il me chérit , il m'aime , Et bien souvent on s'ignore soi-même. . . . Toi, dont les foins affidus & constans M'ont fait penser peut-être avant le tems ! Toi, qui n'es plus !... o respectable amie, Dont l'hymen seul empoisonna la vie, Et dont les jours, tissus par le malheur Me font hair tous les penchans du cœur ! . . . Que n'ai-ie, hélas! dans cette circonstance Et ton courage & ton expérience! .... Il va venir ; comment lui déclarer Que pour jamais il faut nous separer? L'honneur l'ordonne, il faut bien m'y contraindre, Et plus que lui je suis peut-être à plaindre.



Google,

#### SCÈNE VIII.

ADÉLAIDE, FARVILLE.

ADÉLAIDE, embarraffee.

A fi! yous yoilà!

FARVILLE.

Mon abord yous furprend !

Mais loin de vous, hélas ! je souffre tant !

Ah! pardonnez.

ADÉLAIDE.

Monsieur, j'ai mis en pièces

Le seul écrit qui contient mes promesses : On aurait pu, sans doute, en abuser.

FARVILLE.

Comment?

ADÉLAIDE.

Je sais que l'on pouvoit oser, En concevoir une solle espérance. Je sais enfin que mon indifférence Peut seule ici vous guérir.

FARVILLE

ADÉLAIDE.

De ce penchant que vous avez pour moi; D'un sentiment cruel & tyranique, Dont votre cœur fair son plaisir unique. D'un sentiment trop prompt à se flatter, Que je ne puis, ni ne dois écouter.

FARVILLE.

Me guérir! — moi! — ni vous, ni le Ciel même
N'empêcherez que ce cœur ne vous aime.
C'est trop long-tems ensin distimuler.
Accablez-moi: mais je dois vous parler.
Oui, si votre âme à mes vœux est ravio,
Je n'ai plus rien qui m'attache à la vie.
Que dis-je! ô Ciel! — Ce transport douloureux
Vous rend l'amour encor plus odieux!
O vous, que suit la paix de l'innocence!
Vous, que le Ciel forma pour l'indulgence!
Conduisez-moi; gouvernez mes penchans:
Inspirez-moi ces soins vrais & touchans,
Cette vertu douce, modeste, unie,

-----Google

D 11

Trésor de l'homme & charme de la vie:
(Tombant à ses genoux.)
Vous le pouvez. J'implore vos bontés;
Calmez d'un mot mes esprits agités;
Regardez-moi.

ADÉLAIDE, embarraffée.

Levez-yous ! - Ah ! mon père,

Vous l'exigez! — Craignez de me déplaire. — Ou renoncez Farville, à vos projets, Ou quittez-moi.

FARVILLE, se levant avec dépit.

(Ravenant sur ses pas, & tout en larmes.)
Eh bien, cruelle, êtes-vous satisfaite?

A D É L A I D E.

Au moins, Monsseur, je ne suis point coquette; Mon amitié n'entretient point vos seux, Ne noutrit point votre espoir & vos vœux; Et je n'ai point, quand votre ame s'abuse, La vanité dont sans doute on m'accuse.

FARVILLE, après un instant de surprise.

Non, c'est en vain que vous me rebutez,

Et je crains peu des dédains affectés.

Je me trompais : ce sarouche langage

De votre cœur est une fausse image.

ADÉLÁIDE.

Quoi! vous croyez, \_\_\_\_

FARVILLE.

Dui, ces froideurs, ces mépris confirmés, Cet air glacé, ce front trifle & sevère, Qui ne sont point dans votre caractère, De votre amour sont les plus surs témoins; Si vous n'aimiez — vous affecteriez moins.

ADÉLAIDE, voulant lui imposer.

Mais, Monsieur.

FARVILLE.

Non, vous vous trompez vous-même,
Et sur ce point votre erreur est extrême.
Vous avez beau vous armer de rigueur;
L'Amour souvent se rend maître d'un cœut
A son inseu. — Vous croyez que sa flamme
Dans un instant brûle & ravage l'âme;
Qu'il a toujours les yeux baignés de pleurs,
Et qu'il ne vit qu'au milieu des douleurs;

Google

Mais ce portrait n'est rien moins que sincère, L'Amour se plie à notre caractère. S'il est dans moi , vif & rempli d'ardeur , Il est dans vous sage & plein de douceur. Eh quoi ! ces foins, cet intérêt si tendre Qu'à mon bonheur vous avez daigné prendre ; Ces doux plaifirs fi conformes aux miens, Que vous goûtiez dans tous nos entretiens, Cette amitié si sensible & si vive . Cette bonté si vraie & si naive; Cet écrit même - oui, ce fatal écrit, Cette promelle où vous avez fouscrit De fuir l'amour & les nœuds d'hymenée.-Vous rougissez! Je vous ai devinée : L'amour vous parle : il parle en ma faveur; · Vous ressentez mon trouble & mon ardeur. Adélaide! -

ADÉLAIDE, après un instant de silence & toute en larmes.

Hélas! oui, je vous sime, Il est trop vrai; ma peine en est extrême.

FARVILLE.

Quoi! yous m'aimez? — Vous m'aimez?

A D É L A I D E.

J'en gémis.

J'étois à moi, je me l'étois promis; Je vais avoir le malheur de dépendre.

FARVILLE.

Non, c'est moi seul, c'est l'Amant le plus tendre; Le plus soumis, qui recevra vos loix. Calmez, ô Ciel! le trouble où je vous vois! Quoi! vous craignez.—

ADÉLAIDE.

Dans le siècle où nous sommes,

Comment, hélas! ne pas craindre les hommes?

De quelqu'objet que leurs sens soient charmés,

Ils n'aiment plus si-tôt qu'ils sont aimés.

FARVILLE.

Ah! qui vous voit & qui vous rend sensible,
Juge aiscment l'inconstance impossible.

Mais vous avez devant les yeux Dorval:
A vous entendre, Hortence fait donc mal?

Elle s'abuse en voulant être unie,
Et tôt ou tard elle en sera punie?
Lui, ce Dorval que vous estimez tant,
N'est à vos yeux qu'un fourbe, un inconstant!
Que dis-je! — ô Ciel! yous qui parlez, yous-même,

out Google

ADÉLAIDE:

(Tout est permis à ma douleur extrême.)
Vous jugez donc votre cœur faux, léger.
Ingret, volage, & tout prêt à changer! ——
(A genoux.)

Vous frèmissez. Pardon. Je vous conjure
Par votre cœur où règne la droiture,
Ce cœur naïs & rempli de bonté,
Ce cœur sublime en sa simplicité!
Croyez qu'il est des époux plus sensibles.
Et de leur soi gardiens incorruptibles,
Pour qui l'hymen est un lien sacré;
Et qui, goutant un bonheur ignoré,
Respirent, près d'une épouse sidelle.
Un amour pur & vertueux comme esse.
A D É L A I D F.

Où prenez-vous un charme si statteur?

Et quel est donc ce pouvoir séducteur?

Si vous saviez. — Hélas! j'aime à vous croire,

Vous remportez aisement la victoire,

! Elle le fait relever. )
Oui, si le Ciel sit des maris constans,
Dont l'amour soit à l'épreuve du tems,
C'est vous, sans doute. — Oui, je crois que vous l'êtes.
Pardonnez-moi mes alarmes secrètes,
C'est un désaut peut-être — mais ensin,
Soyez content, vous obtiendrez ma main. —
Mais il s'agit d'être heureux. — Lhymenée.
Va de ma sœur sixer la destinée:
Laissons les faire, & soyons en témoins:
Observons bien seur tendresse & leurs soins.
Si leur bonheur nous paraît bien solide,
Soit; nous prendrons seur exemple pour guide.
Jeunes tous deux, comme tous deux constans,
Nous pouvons bien attendre quelque tems.

#### SCÈNE IX & dernière.

HORTENSE, MEILLECOURT, ADÉLAIDE, FARVILLE, DORVAL.

DORVAL, avec empressement, à Farville.

E H bien! — Mais quoi! Qu'est-ce!

FARVILLE, avec la plus grande tristesse.

Eh bien! Elle m'aime.

Google,

#### COMÉDIE. HORTENSE.

Mais votre joie, à vrai dire, est extrême ! FARVILLE, à Hortense.

Vous me voyez, Madame, au désespoir! DORVAL.

Vous n'êtes pas facile à concevoir : C'est un amour d'une nouvelle espèce.

FARVILLE.

Elle me fait l'aveu de sa tendresse: Mais elle veut observer vos amours, De votre hymen examiner le cours; Jugez vous-même à quand mon mariage.

HORTENSE.

Eh! oui, vraiment; c'est un projet sort sage; Très-raisonnable, & qui montre un grand sens; Vouloir ainsi s'instruire à mes dépens!——

DORVAL, se montrant lui-même;
Parlez, ma sœur: Est-ce nous, est-ce Hortense
Qui vous inspire un peu de défiance?
En tout ceci me voilà compromis!

ADELAIDE.

Jai tort, Dorval, & tout vous est permis.

MEILLECOURT, à Adélaide.

Contre l'hymen vous n'avez plus d'asile,
Ma fille; il faut récompenser Farville.
L'amour vous parle, il faut remplir son vœu;
Et votre main doit suivre votre aveu.
Si vous m'aimez, si toujours votre père
Fut à vos yeux un ami nécessaire,
Si mes bontés ont quelque droit sur vous,
Obéissez: embrassez votre époux.

FARVILLE, se précipite aux pieds d'Adélaïde, dont il baise la main.

A D É L A I D E, après un instant de silence. Ah! je le sens, mon cœur fut trop timide, Et c'est au vôtre à me servir de guide.

FARVILIE, en larmes, 'Adélaïde! — Ah! je dois respirer
Pour vous servir & pour vous adorer!
Et puis-je, au gré de ma reconnaissance? —

ADELAIDE.

Soyez heureux, voilà ma récompense. D O R V A L.

On peut hair & l'Amour & ses seux.

Mais si l'Amant est tendre & vertueux,

Le cœur bientôt se met de la partie,

Es l'on se rend malaré l'Antiparhie.

Et l'on se rend malgré l'Antipathie.

 $V_{i}$ 

men Google

